



Je le vis la tête appuyée sur son bras. — Page 311, col. 1.

une larme de ses yeux comme une perle éclosée d'un saphir ; c'est bien mal ce que vous me dites là, et c'est à votre tour de me demander pardon, car je n'ai pas encore autant péché que vous, moi ! et si je vous ai fait de la peine, vous devez avouer que c'est sans le savoir ; tandis que vous, vous m'en faites volontairement. C'est très-mal.

La coquette n'était pas contrariée de changer les rôles, et de se faire fâchée au lieu de rester pénitente.

Henry s'approcha d'elle et lui dit :

— Pardonnez-moi, madame ; mais vous le savez, je blesse tout ce qui m'entourne. Je suis maudit !

— Allons ! dit-elle en décachetant la lettre, venez vous asseoir près de moi, et pardonnons-nous tous deux.

Henriette s'assit, et Henriette se mit à lire.

De temps en temps elle levait les yeux vers lui avec un soupir, et lui disait :

— Pauvre ami !

Puis elle reprenait sa lecture et s'interrompait pour essuyer une larme, et pressait la main de Henry, lequel était encore dans une position ridicule : celle d'un homme qu'on plaint. Mais, cette fois, Henriette était trop occupée de montrer qu'elle avait le cœur bon, car nous savons la joie que les femmes éprouvent à plaindre un homme, pour s'apercevoir de cette position. Aussi se rapprochait-elle de lui, et quand elle eut achevé de lire la lettre, elle la plia en disant :

— Tout cela est vrai ?

— Tout.

— Et vous avez déjà tant souffert ?

— Hélas ! madame, et je souffrirai sans doute encore.

— Espérez.

— Mot oublié, madame.

— Sceptique ! fit-elle, qui doutez même de l'espérance. Croyez-vous donc que l'avenir doive être triste parce que le passé l'est ?

Voyons, ajouta-t-elle ; car si les femmes aiment à plaindre, elles aiment aussi à consoler.

Voyons ! nous vous aimerons. Restez avec nous ; jamais vous n'aurez de reproches à me faire. Savais-je que, pour une folie dont vous n'étiez ni la cause ni l'objet, vous alliez devenir triste et vous éloigner d'ici ?

Lorsque Tristan m'a grondée, je suis accourue toute repentante ; mais, maintenant, c'est fini, n'est-ce pas ? vous m'avez pardonnée ? donnez-moi votre bras. Venez avec moi au jardin. Quant à votre lettre, je la garde ; je la relirai souvent pour me rendre plus prudente à l'avenir et pour me rappeler le mal que je vous ai fait.

Tout cela avait été dit avec ce ton enfantin et capricieux que savent si bien prendre les femmes quand elles veulent obtenir ce qu'elles demandent, et Henriette avait fini par entraîner Henry avec elle dans le jardin.

Mais dans le jardin, la conversation n'avait pas continué ; Henriette se contentait, de temps en temps, de serrer presque imperceptiblement le bras de Henry, pour lui dire sans doute :

— Quoique je ne vous parle pas, c'est à vous que je pense. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

Enfin, elle avait probablement fort à cœur de faire oublier à Henry ses torts de la journée, car, une fois qu'elle eut rejoint Tristan, c'est à peine si elle s'occupa de son amant. Elle avait toujours les yeux fixés mélancoliquement sur son ami, et si celui-ci eût eu la moindre fatuité, il eût cru lire dans ses regards autre chose que de l'amitié.

Aussi, le soir, quand, après une longue promenade faite au jardin, Henry se sépara d'Henriette, il se disait :

— C'est étrange ! Charlotte, qui disait m'aimer, n'a jamais été plus charmante avec moi qu'Henriette, qui ne m'a point dit qu'elle m'aimait.

Et il devenait rêveur.

— Il me semble, se disait Tristan, qu'Henriette avait l'air bien préoccupé aujourd'hui. Que diable pouvait-elle avoir ?

Et il devenait soucieux.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

SUITE.

Je ne pouvais achever mon repas, je ne pouvais rester assis, je ne pouvais me fixer sur rien. Quelque chose au dedans de moi-même, répondant à la tempête extérieure, y excitait un tumulte moral. Cependant, au milieu du désordre de mes idées, d'accord avec le désordre des éléments, c'était toujours la tempête elle-même et mon inquiétude pour Cham qui revenaient sur le premier plan.

Ayant laissé desservir la table sans avoir presque mangé un morceau, j'essayai de me reconforter avec un ou deux verres de vin. Cela ne me réussit pas davantage. Je m'assoupis un moment devant le feu, sans perdre, dans ce lourd sommeil, la conscience de ce qui se passait autour de moi, ni celle des lieux où je me trouvais. Une nouvelle horreur indéfinissable m'enveloppa, et quand je me réveillai... tout mon être frémissait d'une appréhension inexplicable.

Je me levai, j'allai et je vins ; je voulus lire un de ces vieux dictionnaires topographiques qu'on place dans les salles d'auberge ; j'écoutai les bruits imposants de la tempête, je me rapprochai du feu et j'essayai de me distraire en y contemplant les figures et les scènes que l'imagination y évoque si facilement. A la fin, le monotone mouvement du balancier de l'horloge d'Allemagne qui décorait la muraille, me tourmenta à ce point que je résolus d'aller me mettre au lit.

On aimait à savoir, dans une nuit semblable, que quelques-uns des domestiques de l'auberge étaient convenus de veiller ensemble jusqu'au lendemain matin. Je montai pour me coucher, excessivement fatigué et accablé ; mais, à peine étais-je déshabillé, que cette fatigue et cet accablement se dissipèrent comme par magie, et je